

# La course du flambeau

Autor(en): **Reboux, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **18 (1917)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750481>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA COURSE DU FLAMBEAU

J'ai eu l'occasion de voir jouer trois fois *La Course du Flambeau*. Et chaque fois dans un cadre différent.

Ce fut d'abord au Vaudeville, lors de la première représentation. Le Vaudeville est un théâtre où des pièces mi-gaies et mi-pathétiques expriment ce qu'il y a de nerveux, d'émouvant, de spirituel, d'aigu, dans la vie parisienne. En ce décor, *La Course du Flambeau* se distingua des spectacles habituels, et fit entendre un son plus grave, comme celui de ces grosses cloches dont le bronze retentit avec autorité parmi la volée d'un carillon. Le style de Paul Hervieu, ce style où les termes recherchés s'enchâssent selon une syntaxe âpre et méthodique, surprit un peu le public accoutumé aux phrases souples, inachevées, ponctuées d'exclamations, dont usent nombre d'auteurs dramatiques pour donner l'impression de la vie. Mais l'élévation du sujet, la fermeté des développements, la probité de l'œuvre, gagnèrent tous les suffrages. Et M<sup>me</sup> Réjane créa le principal rôle avec un accent d'émotion qu'on pouvait croire incomparable.

Pour célébrer l'anniversaire de la mort de Paul Hervieu, le Théâtre Français reprit *La Course du Flambeau* le 25 octobre 1916. Le Théâtre Français est plus qu'un théâtre, c'est une institution, on pourrait presque dire un Institut. Les premières représentations y ont une solennité de réception académique. Être joué là, c'est une épreuve. Les prestiges légers s'évanouissent dans cette salle où siègent des examinateurs attentifs. Les souvenirs des grands classiques s'imposent à la mémoire. Il faut que la pièce nouvelle semble digne d'être placée au même rang, tout en gardant son originalité. Le geste d'applaudir n'exprime pas seulement le plaisir du spectateur, il engage son jugement. Autant de rappels, autant de boules blanches dont le total fera classer ou non l'œuvre dans le répertoire de la Maison. Voilà pourquoi le public s'y montre circonspect, et voilà qui donne encore plus de prix à sa faveur. Cette faveur, *La Course du Flambeau* l'obtint sans réserve. On admira l'auteur d'avoir étudié, non pas un cas spécial dans une société étroite ou pervertie, mais un sujet général, une question qui se pose dans toutes les familles, si tendrement qu'elles s'aiment ou si parfaitement qu'elles s'estiment. On l'admira d'avoir traité

ce drame non pas avec sarcasme, comme l'aurait pu faire un écrivain de l'ancien Théâtre Libre, mais avec une tristesse grave, la tristesse apitoyée qu'éprouvent les grandes âmes quand elles mesurent les fatalités où nous nous débattons. On l'admira d'avoir renoncé à cet appareil de considérations juridiques dont il renforça des pièces telles que les *Tenailles* et la *Loi de l'Homme*, et qui en font des thèses rêches, un peu abstraites, où chaque personnage semble un symbole de la faiblesse féminine ou de l'autorité masculine, un symbole docte, disert, fécond en arguments. On l'admira d'avoir élargi le drame jusqu'à en faire de la tragédie, tout en lui conservant son caractère violent et angoissé. Et cette pièce d'un art si pur fut égalée aux chefs-d'œuvre.

Enfin c'est à Zurich que je viens d'avoir le plaisir d'entendre pour la troisième fois *La Course du Flambeau*. Ici, elle m'est apparue comme un type de l'art dramatique français. Pas d'obscurité prétentieuse, pas d'allégorie surhumaine, pas de flottement dans la structure ni dans l'expression ; mais de la précision, de la gravité, de l'harmonie, de l'ampleur maîtresse d'elle-même, de la personnalité par laquelle se renouvellent et s'enrichissent les formes de la tradition. En jouant ici *La Course du Flambeau*, les artistes de la Comédie-Française ont fait mieux qu'interpréter un noble spectacle. Ils ont montré que si les pièces dont un public cosmopolite se divertit dans les théâtres du Boulevard excitent la curiosité, elles ne sont pas représentatives d'une morale et d'un goût. Les suffrages sans réserve du public ne vont qu'aux œuvres qui — comme *La Course du Flambeau*, comme les tragédies de Racine et les comédies de Molière — sont des œuvres saines, claires et logiques portant en elles les qualités de la race.

Une cérémonie antique a fourni à Paul Hervieu le titre de sa pièce. Dans Athènes, les citoyens organisaient des courses dites „lampadophories“. Un des concurrents allumait un flambeau et se mettait à courir. Quand, exténué, il devait abandonner la partie, un autre citoyen saisissait le flambeau et l'emportait à son tour. L'unique souci de chaque coureur était de conserver la flamme, Et quand il devait la transmettre, il demeurait sur place, haletant, dépossédé, suivant des yeux la lumière dont il avait pris tant de soin, et qui s'éloignait sans retour.

Ce symbole s'applique aux générations. Celles qui, dans la

course de la vie, sentent leurs forces diminuer, ne peuvent plus qu'épier l'effort fait par les générations nouvelles pour sauvegarder l'ardeur d'une destinée commençante, et l'emporter vers l'avenir.

La pièce met en conflit les deux sentiments les plus naturels et les plus nobles à la fois : la piété filiale et l'amour maternel. L'un et l'autre ont provoqué des traits admirables d'abnégation. Mais si quelque situation dramatique les oppose, lequel des deux est le plus fort ? Imaginez la grand'mère, la mère, la petite fille, trois générations formant la famille la plus étroitement unie. Si la mère se trouve dans l'obligation soudaine ou d'attenter au bonheur de l'aïeule, ou de sacrifier sa propre fille, quel parti prendra-t-elle ?

L'auteur penche pour le second. C'est l'effet de la loi naturelle. Un invincible instinct pousse l'humanité en avant. Jamais les pères et les mères ne doivent compter sur autre chose que l'ingratitude. Mais cette ingratitude même, dont ils se plaignent, elle n'existe pas. La reconnaissance des enfants pour les bienfaits qu'ils ont reçus, ils l'acquittent en dévouement à l'égard de leurs propres enfants. Les angoisses et les souffrances qu'ils ont provoquées, ils les paient en angoisses et en souffrances qu'ils subissent à leur tour. Le drame se reproduit d'âge en âge, à l'infini. Cette loi de l'humanité est sûre comme l'instinct, souveraine comme la Nature et comme elle implacable.

Sabine Revel est, dans *La Course du Flambeau*, l'héroïne pour qui se pose l'angoissant problème. Fille respectueuse, mère passionnée, qui devra-t-elle sacrifier, en une circonstance où l'avenir de sa fille ne peut s'obtenir qu'en attendant au repos, peut-être à la vie de la grand'mère ? Elle cède à l'inéluctable, non sans des crises de conscience que Madame Bartet a traduites magistralement. On ne saurait être à la fois plus habile et plus simple, plus artiste et plus humaine. Prenez la pièce imprimée. Lisez-en quelques passages. Vous serez frappé par la langue théâtrale de Paul Hervieu. Il emploie toujours le mot le plus approprié, le plus choisi, le plus cherché. Aussi sa prose a-t-elle une fermeté qui la distingue du langage ordinaire. Les images, toujours saisissantes, y abondent. Vous rencontrerez des phrases telles que : „Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part“, ou bien : „C'est par toi

seulement que je sens jusqu'à quel point mes racines peuvent descendre dans la douleur", ou enfin: „Pour chauffer à blanc mon courage, j'ai allumé, j'ai attisé celui de Marie-Jeanne. En la galvanisant, en tirant de ses yeux une étincelle de joie, je cédaï au besoin de m'électriser par elle d'une audace qui ne fût plus capable de reculer.“ Ces termes figurés pourraient prêter à la déclamation. Dits par M<sup>me</sup> Bartet, ils semblent naturels. Elle a su rompre les périodes, les baigner d'émotion, les faire jaillir du cœur. Mettre en valeur une œuvre avec ce soin de la grandir encore, ce n'est pas seulement l'interpréter, c'est collaborer avec l'auteur.

Le public zurichois a fêté les artistes de la Comédie Française. On sentait, dans toute la salle, un frémissement d'amitié intellectuelle. Les applaudissements exprimaient même plus que la gratitude méritée par les artisans d'une si belle soirée, plus que l'admiration due à l'auteur de *La Course du Flambeau*. Ils disaient à tous les artistes, à tous les écrivains français: „Pourquoi ne venez-vous pas à nous plus souvent? Croyez-vous que la langue qui nous est familière nous a rendus si différents de vous? Notre esprit n'a pas subi l'emprise que vous avez redoutée pour vous-mêmes. Nous restons affranchis des méthodes qui enrégimentent. Nous aimons par-dessus tout notre liberté de juger, notre liberté d'admirer. Et nous avons voulu, ce soir d'émotions communes, témoigner l'élan de notre cœur vers ceux qui — dans la course des peuples pareille à la course des générations — ont maintenu sans défaillance le flambeau des grandes idées.“

ZURICH

PAUL REBOUX



## NEUE BÜCHER



ICH BIN EIN JUNG SOLDAT.

Skizzen aus dem schweizerischen Grenzdienst von Ordonnanz Bader. Mit 10 Federzeichnungen von Ernst Hodel. In Pappband mit farbigem Titel. Preis 3 Fr. (Verlag: Art. Institut Orell Füßli, Zürich.)

Aus derselben Quelle, die den spähenden Blick für das Freiluftdasein und die Robustheit der Soldaten empfind-

lich schärfte, muß auch die gesunde, aufrichtende Empfindung für die Wahrheit der geschilderten Erlebnisse geflossen sein. Dazu kommt ein dritter Vorteil: der Griff zur Skizze, die gleich zu Beginn jedes fälschende Hineintragen novellistischen Ausspinnens oder heroisch-romantisierender Verrenkungen unterbindet. Denn die Kunstform der Skizze — sofern sie Anspruch auf diesen